

# De nous à vous

Dialogues oraux ou écrits entre  
les fondatrices de cette revue  
ou les proches collaboratrices

1



Pohn

## À Contre-fil

Maïssa Bey - Behja Traversac  
Mai 2004

*« ... Et d'où vient en fin de compte cette intransigeance entre elle – l'écriture – et moi, comme si nous étions deux lutteurs qu'une implacable histoire d'amour soude et déchire à la fois, et qui s'appêtent à livrer un combat décisif, non pour vaincre ou pour perdre mais pour s'assurer que l'autre existe encore... »*  
Abellatif Laâbi

Behja : Certains écrivains ont fait passer leur passion de l'écriture avant toute autre chose. Ils ont pris le risque de la précarité, parfois aussi du manque affectif, de l'absence, de la rupture... Je me suis toujours demandé comment ils ou elles ont pu se résoudre à tant de renoncements. Ça me fascine cette capacité de mettre l'écriture au premier plan de la vie. J'ai l'envie d'écrire depuis l'enfance, je crois, et je n'ai jamais pu franchir le pas de renoncer à mes autres désirs, ou mes autres obligations, pour l'écriture. J'en garde plus qu'une frustration, une espèce de culpabilité qui ne me quitte pas... comme si j'avais raté un territoire essentiel.

Maïssa : J'ai aussi ce sentiment là. Tu parles de la logique du tout ou rien. Je songe à de grandes écrivaines, comme Virginia Woolf, qui ont été passionnées et passionnantes et qui ont tout sacrifié à l'écriture. Pour Virginia Wolf c'était la substance même de sa vie. Tout consacrer à l'écriture et rien ou presque à la vie, l'autre vie, sociale, affective et familiale. Je me demande si ce choix catégorique est possible pour nous, Algériennes, dans une société qui considère, par principe, toute passion comme une porte ouverte à de possibles infractions, un risque de vouloir franchir des limites assignées.

Behja : C'est vrai et plus pour les femmes que pour les hommes évidemment. Ecrire dans les sociétés du Sud c'est comme être amoureuse en dehors du mariage, c'est-à-dire commettre un délit. Au mieux, c'est considéré comme un caprice ou une folie douce qui, s'ils doivent exister, passeront après toutes les autres obligations. L'ordre social, les conformismes, la morale religieuse et souvent même les injonctions politiques imposent des frontières à ne pas dépasser. L'écrivain et, a fortiori l'écrivaine, se meuvent dans des espaces restreints, cernés de toutes parts par l'incompréhension, la désapprobation ou... peut-être simplement la peur... que le silence soit violé. Le mutisme du peuple est la garantie de survie de toutes les orthodoxies. Mais je me dis aussi qu'un véritable écrivain, quelles que soient les circonstances, a une telle idée de la littérature, que l'écriture revêt pour lui un sens impératif, qu'il s'agit pour lui de l'intégrité de sa raison et de sa personne, et que le geste d'écrire a toujours quelque chose d'universel... de détaché du contexte, de libre. Mais comment peut-il vaincre la persécution ?

Maïssa : Mais, comme dirait Roland Barthes, « On ne naît pas écrivain, on le devient ». Cette phrase m'a accompagnée depuis que je l'ai lue. Je me suis demandée comment et surtout pourquoi j'étais devenue écrivaine. Je crois que je l'étais avant même d'écrire. Les textes des autres, je les lisais, je me les appropriais, je les vivais, ils m'ont nourrie et même je dirais que j'ai écrit des moments de ma vie grâce à eux. L'écriture des autres n'a pas seulement agi comme révélateur, mais aussi et surtout comme une présence indispensable qui éclairait à tout instant ma vie, mes choix, mes passions et m'aidait à comprendre – ou à fabriquer ? – mes révoltes. Mais je ne sais pas si tu partages cette opinion ?

Behja : Je n'ai pas ton vécu d'écrivaine, mais je suis tout à fait d'accord avec toi. L'influence qu'ont exercé sur moi certains livres a été si forte que je considère qu'il y a un avant et un après leur lecture. Ils m'habitent. Ils ont façonné mon mode de pensée. Ils m'ont toujours fait avancer parce qu'ils étaient, ils sont, des éclaireurs, des vigiles, des contradicteurs. Ils ouvrent tellement d'horizons, y compris et surtout ceux de l'incertitude face à la "vérité" des dogmes. J'ai adopté ces livres et leurs auteurs comme partie de moi, ils sont entrés dans mon intimité, dans mon intériorité, ils sont des compagnons de vie... Bien sûr j'ai lu aussi des livres qui n'ont eu aucune résonance en moi, qui aussitôt lus ont été oubliés. Et puis, comme on parlait tout à l'heure de nos sociétés grillagées d'interdits, je peux dire que j'ai échappé en partie aux censures sur ma vie grâce à la lecture. D'abord en l'adoptant comme refuge, puis comme source de réflexion pour comprendre les autres et le monde. Je n'ai osé transgresser des tabous, contrairement à d'autres femmes de mon entourage immédiat, que parce la lecture a porté mes convictions, m'a permis de résister, tout le temps, à tant de pressions.



Maïssa : Tu te sens différente des femmes de ton entourage immédiat, mais à quel point de vue ? Dans ta façon de te comporter, d'envisager ta vie, d'analyser des situations ?

Behja : C'est dans tout ça. Les standards sociaux et idéologiques m'ont toujours parus absurdes parce que je pense avoir pris conscience relativement tôt qu'un individu ne pouvait vivre sa liberté d'être et de penser, qu'en envisageant qu'il peut être en rupture avec les codes de sa société, en tout cas en essayant de faire en sorte que le sens de sa vie ne soit pas que le reflet, reproduit à l'infini, des règles communautaires. Je crois

que j'ai eu la volonté consciente, délibérée, heurtée même parfois, non seulement d'échapper au destin promis à la majorité des femmes des pays du Sud, mais de la vivre comme un geste pionnier, comme un NON déclaré, affirmé et mis en pratique. Il y a toujours quelque part quelqu'un qui ose donner un coup de pied dans la fourmilière. Il est mal vu bien sûr, condamné, honni. Mais quelles révolutions se sont faites sans ces gens-là ? Ceux qui ont esquissé une pensée, une opinion, un geste social interdits par le groupe ou par les États ? Beaucoup d'artistes l'ont fait et beaucoup d'entre eux ont subi la persécution, mais, heureusement, il n'y a pas que les artistes qui bouleversent les règles établies.

Maïssa : Oui, je pourrais presque dire les mêmes mots que toi, pour l'écriture. Mais la vraie vie dans tout ça, c'est quoi ? Là, on est dans les mots, mais la lecture, l'écriture, en quoi ont-elles influé sur notre quotidien ? Je me dis parfois que, paradoxalement, elles nous ont desservi à certains moments. Je veux dire dans la mesure où cela nous a mises en décalage total avec le reste de la société. Par exemple, alors que mes amies vivaient des histoires d'amour de l'adolescence, moi je faisais tout passer par le prisme de mes lectures... les rêves de prince charmant, d'absolu, de fulgurances et d'illuminations ! Les contingences matérielles ? Très peu pour moi ! Quand on est totalement immergé dans les livres (et je pense que ça faisait un peu peur à mon entourage) on se construit des idéaux, peut-être inatteignables, et finalement on vit des frustrations, des manques, et la venue à l'écriture est d'autant plus retardée. Si j'ai tant attendu pour "entrer" en littérature, c'est en premier lieu parce que j'avais la certitude de ne jamais pouvoir me mesurer aux auteurs que je lisais. Et je ne m'exprime pas en termes de compétition ! Et puis, je me suis tellement réfugiée dans ou plus exactement derrière les textes que je lisais... il y avait des êtres qui savaient, qui disaient ce que je

pensais, ce que je vivais, ce que j'étais... c'était tellement évident que je n'éprouvais pas le besoin de dire aux autres, moi, qui j'étais.

Behja : Je crois que j'ai eu un parcours un peu différent. Mes lectures n'ont pas bridé mon désir de vivre mes autres passions. Au contraire. Je crois qu'elles me donnaient une certaine force, elles apportaient une sorte d'approbation à mes rébellions que j'exprimais finalement aussi par une certaine forme d'écriture. Je crois que je peux dire que " j'ai toujours écrit ". En dehors des mots jetés au hasard de mes chagrins ou de mes joies (je n'ai pas tenu un journal de façon régulière), j'ai surtout écrit des lettres. J'ai eu une correspondance débridée, que je peux qualifier d'importante (quantativement) au regard des conditions dans lesquelles je vivais. J'adorais écrire des lettres, pas nécessairement des lettres d'amour, mais des lettres amicales ou à des personnes qui m'intéressaient. Pourtant, tu le sais comme moi, nos faits et gestes étaient étroitement surveillés. Je sentais toujours cette interrogation dans mon dos : qu'est-ce qu'elle peut bien écrire et à qui ? Mais comme dans toute société, les contradictions étaient là. Celles qui me regardaient avec suspicion, me demandaient parfois d'écrire pour elles. J'ai donc écrit des lettres pour d'autres femmes. Toujours des lettres d'un amour caché. Je considérais ça comme un devoir d'urgence et je crois que je le faisais très consciencieusement, en pesant chaque mot, en écrivant même parfois plusieurs versions. Ça me fascinait. J'avais l'impression de vivre avec elles des choses extraordinaires qui allaient bouleverser leurs vies. Je partageais les secrets et les attentes, souvent les déceptions, parfois le bonheur. J'étais jeune. Elles aussi. Quelle époque ! J'ai le regret de ce temps d'innocence.



Maïssa : Tu étais dans un processus de don. C’est aussi une fonction de l’écriture. Tu donnais ton écriture à lire. Tu apportais quelque chose à tes correspondants comme à ces femmes et à leurs correspondants.

Behja : Peut-être, mais aussi chaque personne était le personnage de chair d’un roman... inachevé dans sa forme puisque non écrit. Pourquoi je me suis arrêtée là ? J’ai été happée par la vie. J’ai fait tant d’autres choses. Que je ne regrette pas, mais qui ne m’ont pas laissé la respiration nécessaire pour l’écriture, jusqu’à aujourd’hui, jusqu’à cette revue et cette édition. Je me suis toujours engagée dans des choix, des actions qui ont fait barrage à l’écriture. Je me suis presque acharnée à dresser ces digues. Je l’analyse aujourd’hui comme une fuite devant l’énorme prétention “ d’écrire “. Comment écrire après tant de brillantes œuvres ? Il me semble que tout a été dit. Qu’écrire après cela ? Pourtant, durant des années, j’ai trébuché la certitude que j’écrirais un jour au moins un livre.

Maïssa : Moi, cette certitude n’a jamais été en moi. Ce “ Un jour, c’est sûr, j’écrirai un livre “ ça n’a jamais été en moi. Pourtant, j’ai toujours écrit. Pour dire mes révoltes, pour dire mes colères, pour pousser des cris – ce que j’ai appelé dans mon roman “ Cette fille-là ” des cris silencieux – pour tenter de me réconcilier avec le monde, pour tout un tas de raisons, mais être Ecrivain, me paraissait totalement inaccessible. Ça faisait partie du domaine de l’utopie. Je rêvais parfois que... mais ce n’était pas un rêve structuré. C’était “ si un jour je me mettais à écrire ? “ Une interrogation. Une perspective à la fois vague et présente. Aujourd’hui, je peux dire que c’était parce que j’avais une image très négative de moi. Il fallait que je gomme tout ce qui dépassait, que je présente une surface lisse, sans aspérité, condition nécessaire pour me faire aimer, me faire accepter des

autres. Je pense que ça vient de mon éducation, de mon histoire familiale. J'ai très vite compris qu'il me manquait, qu'il nous manquait, quelque chose d'essentiel : un père. Dans une société comme la nôtre, c'est rédhibitoire. Et c'était pour moi très difficile à vivre, au quotidien, tant sur le plan affectif que sur le plan matériel. Et puis... le regard des autres... ajoute à cela la pression sociale... et tu finis par te convaincre que oui, bien sûr, la destinée d'une fille c'est le mariage, les enfants, la réussite matérielle et tout ce qui va avec. Ce sont d'ailleurs, en grande partie, les thèmes que j'ai développés dans toutes les nouvelles écrites pour " Etoiles d'encre " et pour d'autres revues et qui viennent d'être éditées aux éditions de l'Aube.<sup>1</sup> Et pendant tout ce temps là, ton autre moi se révolte, regimbe, et ce qui te semble essentiel, c'est de pouvoir, de savoir le maîtriser, non sans mal. Ce n'est pas pour rien que je parle souvent de masques dans mes romans ! Mais il faut croire que les vrais désirs ne meurent jamais tout à fait. Ils s'assoupissent seulement et se réveillent dès que... Le fait d'être écrivaine aujourd'hui est le cadeau que la vie m'a offert.



Behja : Ce cadeau je crois que tu l'as arraché plutôt que reçu. C'est une conquête sur toi et sur ta société. Mais c'est vrai que généralement nous faisons du désir social notre propre désir. C'est une attitude largement partagée par chez nous. La majorité des Algériennes (et des autres) sont dans ce schéma là.

Maïssa : Oui, j'avais une vie sociale et professionnelle très riche et tout cela me laissait très peu de marge, de temps pour m'analyser et savoir si j'étais pleinement heureuse dans la vie que je menais, que je disais avoir choisie. Je me dis qu'à force de tout faire passer avant mon désir le plus âpre et le plus fécond, les frustrations se sont accumulées.

<sup>1</sup> " Sous le jasmin la nuit " éd. de l'Aube, mars 2004



Behja : Tu sais, malgré nos différences de parcours, j'étais aussi très peu sûre de moi. Je n'ai pas été exempte de ce désir d'être " mère-et-épouse " avant tout. C'est cet avant tout qui est important. Il naît de ce qui s'insinue dans toutes les fibres de notre enfance, dans toutes les minutes de notre adolescence, qui s'y grave implacablement, comme une deuxième peau. Après, il s'agit de l'intensité des désirs et des convictions propres à chacun. Mais ce n'est jamais facile de s'arracher une peau, même seconde.

Pour en revenir à l'écriture, je m'interroge sur ce que nous venons de nous dire. Toi tu es partie de beaucoup de doutes et tu as réalisé quelque chose qui te paraissait inatteignable. Moi j'avais visé l'ambition d'écrire très tôt mais je la faisais reculer sans arrêt pour, finalement, les plus mauvaises raisons du monde. La seule vraie bonne raison c'est que je ne me sentais pas capable de me mesurer au Vrai livre. Et plus j'en lisais, plus ça me décourageait. Je crois que dans ce sens là, la lecture m'a peut-être desservi. Mais comment écrire sans avoir lu ?

Maïssa : Ne crois-tu pas que c'est parce que le moment n'était pas encore arrivé pour toi ? Je crois très fort qu'il y a un moment pour l'écriture qui ne peut arriver que quand certaines choses sont mûres. Il fallait sans doute que tu vives ton expérience de femme, de mère, de militante et aujourd'hui cette rencontre que tu fais avec l'écriture d'autres femmes dans l'édition, tout ça va converger vers la réalisation de ce que tu veux vraiment faire.

Behja : J'écrirai peut-être sur " mes tribus " de naissance, pour... transmettre, (je sais, c'est devenu un lieu commun), ce serait peut-être plus simple quand on s'interroge si longtemps sur l'acte d'écrire. Mais c'est pas sûr... Mais toi, pourquoi un jour

tu as écrit un livre ?

Maïssa : La question pour moi est : “ pourquoi un jour ai-je accepté que les autres lisent ce que j’avais écrit ? “ Pendant longtemps, l’écriture était le seul espace d’intimité dont je pouvais disposer. Quand, adolescente, je tenais mon journal, mon unique souci était que personne ne mette jamais le nez dedans. Mais où le cacher ? Je n’avais pas d’espace privé, personnel, rien qui ferme à clé et qui m’appartienne en propre. Nous étions nombreux à la maison. Depuis, je l’ai relu à diverses reprises et je me rends compte qu’au-delà du besoin d’introspection, je ressentais profondément le désir d’agir sur le cours des choses et en même temps de me libérer de l’étai du silence. C’était une activité que je pourrais qualifier de compensatoire, et qui pouvait me donner une illusion de puissance. Il y avait de tout dans ce journal, des réflexions que je croyais, que je voulais métaphysiques – classe de philo oblige ! – les difficultés que j’avais dans mes relations aux autres, le sens profond de la vie, des épanchements parfois torrentiels... enfin un vrai “ mur des lamentations “ ! Personne ne m’aime, personne ne me comprend, tu connais la chanson ! Quoiqu’il en soit, ce journal m’a aidée à affronter certains moments difficiles de ma vie, à analyser certaines de mes relations, à avancer peut-être... Je précise, au cas où tu ne l’aurais pas compris, qu’il était entièrement centré sur le nombril du monde, je veux dire **moi** ! Parce que j’étais persuadée que personne ne pouvait partager avec moi ce que je vivais, ce que je ressentais. Mais, j’avais la volonté chevillée au corps d’affronter la page tous les jours, tous les jours. Ce passage par l’écriture revêtait déjà chez moi une force que je ne pouvais réprimer, qui me permettait d’accepter, de supporter ce que je vivais, je crois.

Behja : Penses-tu qu’aujourd’hui ce sont ces mêmes motivations qui te font écrire ?

Maïssa : Je ne crois pas. Je me libère encore par l'écriture, sans doute, mais par le biais de la fiction. Je ne me mets pas en Je. Dans tous les personnages que je crée, il y a certainement des éléments qui me sont très personnels, des blessures secrètes, tout ce que la vie m'a appris mais il y a d'autres choses qui me sont extérieures – mais jamais étrangères – et dans tout ça, c'est un peu comme une devinette, un puzzle à reconstituer : devinez qui je suis ? Moi même, je suis parfois surprise de ce que je découvre ! Et ce n'est pas une plaisanterie !

Behja : Mais peut-être qu'il y a des fragments de toi dans chaque personnage ? Le jeu de devinettes devient encore plus compliqué dans ce cas là. On dit que la fiction est toujours entre l'imaginaire et le réel. La frontière entre les deux n'est pas clairement tracée, sans doute même pas pour l'auteur, qui se cache derrière ses personnages et qui est lui aussi finalement spectateur dans ce jeu de travestissement que tu décris. Moi, j'irais chercher une part de Maïssa dans chaque texte.

Maïssa : Je laisse planer le mystère. Oui, finalement, on pourrait presque dire que l'écriture est un jeu. Devinez qui se cache derrière ce personnage. C'est très à la mode d'ailleurs en ce moment ! Madame Bovary, c'est moi ! Tu ne savais pas ? Et tu peux accommoder ça à plusieurs sauces. C'est Paul Auster qui disait, je cite de mémoire, “ Tous les chemins de l'écriture mènent à soi “ ! Pour moi, l'écriture permet réellement d'avancer vers la connaissance de soi mais aussi de l'autre, d'aller vers les autres. Et puis il y a le plaisir d'écrire et ça, pour moi, c'est essentiel.

Behja : Ce besoin d'écrire ! Il meut tant de monde. Tu sais il m'est souvent arrivé de penser à tous ces gens qui écrivent, tous ces anonymes extrêmement nombreux qui ont leur journal ou leur manuscrit dans leur tiroir depuis des années, qu'ils ne sortiront jamais, qui n'ont ni osé ni pu publier, et je me dis

que l'écriture exerce un attrait extraordinaire, démoniaque. Bien sûr tout le monde n'a pas la bosse de l'écrivain ni n'éprouve forcément cet intense plaisir que tu as à polir tes phrases, tes mots, tes personnages, mais cette explosion du désir d'écrire chez tant de gens est fascinante. C'est un véritable phénomène de société par ici. Je me demande ce qu'il révèle ? Une quête de sens ? Le besoin d'un refuge, d'une trace, la rupture de la solitude, du mal-être ? L'écriture secrète ou non n'est plus l'apanage d'une élite, mais s'offre ou plutôt s'expose à tous. En tout cas la pulsion irrésistible qu'elle suscite nous interpelle, nous, gens du Sud. Est-ce que dans nos pays la littérature occupe cette place, est-ce qu'elle s'impose ou plutôt se désire comme ici dans l'espace social, dans l'espace individuel, comme une valeur en soi, comme un besoin, une nécessité même ?

Maïssa : C'est une vraie question. Une des motivations premières, pour beaucoup, serait un désir, avoué ou non, de reconnaissance, de perpétuation de la mémoire d'une vie. C'est un acte contre l'oubli, contre le caractère éminemment éphémère de notre passage sur terre. Certains se mettent à écrire leurs mémoires, parfois tardivement parce qu'ils ont envie de se prolonger autrement que dans leur descendance et/ou de transmettre. Il y a même des spécialistes – est-ce que le terme "écrivain" peut s'appliquer à eux ? Je ne sais pas – qui proposent leurs services, moyennant finances, à ceux qui ont envie de faire de leur vie un livre. Les motivations sont certainement très diverses. On se dit, peut-être que ça intéressera des gens, peut-être que ça se vendra, qu'on parlera de moi, que ça donnera un sens à ce que j'ai vécu, que ce sera peut-être un témoignage sur une expérience singulière... Pour en revenir à nous, quand tu parlais tout à l'heure d'écrire sur ce que tu appelles "tes tribus" je décèle là quelque chose de l'ordre du besoin de reconnaissance que j'évoquais il y a un instant. Mais peut-être que je me trompe ? Quel sens donnes-tu à cette envie que tu as d'écrire sur

ce monde, ton monde ?

Behja : Rompre le silence. A ma connaissance il n’y a vraiment que peu d’écrits sur cette frange de la société algérienne qui était constituée de ce qu’on appelait “ les familles de Grande Tente “. Des familles de propriétaires terriens, appartenant à des tribus très ancrées dans l’histoire sociale et religieuse de ce pays et vivant entre un système traditionnel et une relative adaptation au monde moderne. Même si ces familles ont compté parmi leurs membres des nationalistes sincères, c’est une histoire complètement occultée par ce que j’appelais tout à l’heure l’injonction politique. Pourtant ils sont représentés dans les officines du pouvoir. Mais il y a le mythe et il y a la réalité. Ce serait peut-être intéressant de revisiter de l’intérieur ces micro-sociétés. Elles sont un miroir et une mémoire de la société algérienne. Il y a des histoires fabuleuses à raconter. D’incroyables histoires de femmes, d’hommes, de modes relationnels... La tâche n’est pas simple et je ne garantis pas que je serai à la hauteur ou que j’arriverai au terme de ce si long chemin. C’est juste une grande envie.

Maïssa : Ce serait une réhabilitation de ce qu’était cette partie de la société algérienne ? C’est intéressant, ça peut ouvrir beaucoup de pistes...

Behja : Le mot réhabilitation n’est certainement pas celui que j’utiliserai. Je dirais simplement connaissance ou essai de connaissance de la diversité de la société algérienne qui n’était pas monolithique, loin de là. Il y a une mémoire culturelle et historique dans ces microcosmes qui est loin d’être sans intérêt. Il y avait beaucoup de livres chez ces gens là. Il y a d’ailleurs cette même diversité en milieu urbain. Mais ce n’est pas le sujet de notre dialogue.

Maïssa : Je parlais de réhabilitation de la vérité. Quoiqu'il en soit, tu veux donner à lire, tu n'es pas dans le seul acte de transmission, tu entres dans le domaine du public. L'écriture a plusieurs fonctions. Ça peut être pour témoigner, pour dénoncer, pour se guérir, pour libérer la parole des autres ou leur histoire...

Behja : Mais aussi pour être reconnu et si possible célèbre, non ? Je ne parle pas de mon cas personnel bien sûr, mais en général.

Maïssa : Oui évidemment ! Pour être reconnu et aimé. Aimé d'un maximum de gens. Je trouve que ce n'est pas du tout une motivation méprisable. J'ai lu récemment le commentaire d'un auteur qui disait que la littérature ne serait bien souvent que l'expression des "ratages", des multiples échecs que l'on peut subir dans la vie. Ça m'a fait réfléchir. Je me suis interrogée sur mon propre cas. Mon écriture ne serait-elle pas l'envers de tout ce que je n'ai pas pu faire de ma vie ? Par exemple, je n'ai jamais su ou eu le courage de dire NON à des choses qui étaient très dures et que j'ai dû accepter dans le silence. Dans mes livres, je donne à mes personnages – je parle des personnages féminins – la possibilité de dire non, d'une façon ou d'une autre. Par le cri, la révolte, l'engagement, la fuite... L'écriture est peut-être le lieu où j'arrive à me réaliser à travers mes personnages. Est-ce que c'est cela qui va me donner la force d'apprendre à dire NON dans la vie réelle ? Je n'en sais rien. J'écris avec suffisamment de lucidité et de liberté pour sentir aujourd'hui que tout en moi est en train de changer...

Behja : C'est donc l'écriture qui est en train de te faire passer d'un stade à un autre, du silence à la capacité de t'exprimer dans le réel. Mais n'est-ce pas aussi parce que ta vie est en train

de changer – en partie grâce à l’écriture – qu’elle va orienter ton écriture autrement ? J’ai senti comme un crescendo dans tes textes. La volonté de donner toujours un peu plus de force au NON. D’affirmer les choses, d’aiguiser le rejet de toute soumission et de toute hypocrisie.

Maïssa : Je ne sais pas ce qui va advenir, mais j’espère que c’est dans le sens de toujours plus de liberté. Je te parlais de mon roman, celui que je suis en train d’écrire. Au commencement, c’était une nouvelle, avec comme personnage central une jeune fille en situation de rupture avec sa famille, sa société... tu peux imaginer le bouleversement ! J’ai écrit quelques pages et au moment où j’allais l’abandonner sur le chemin qu’elle avait choisi, je me suis dit “ je ne peux pas m’arrêter là “. Et j’ai eu une sensation bizarre... le désir de continuer à avancer avec elle, de l’accompagner, l’emmener un peu plus loin... (*silence*) Je ne sais pas si c’est parce qu’elle représente quelque chose d’essentiel pour moi et que je me dois de dire, je ne sais pas si ça correspond à ce que prétendent certains auteurs – affirmation qui me laisse dubitative – à savoir que leurs personnages leur échappent, qu’ils n’arrivent plus à les contrôler... hum !!! Mais tout ce que je constate c’est que je ne peux pas en rester là avec ce personnage... je veux voir et donner à voir le devenir de cette femme...

Behja : Il est peut-être le reflet de ta vie intérieure. Peut-être est-il l’expression de la quête du moi, de son identité ? Mais on dit que le moi est insaisissable. La quête du moi par le roman n’a jamais d’assouvissement dit Milan Kundera. Ton journal, c’était déjà cette quête.

Maïssa : Sûrement. J’ai la certitude que mon personnage doit aboutir à quelque chose. Ou qu’elle va vers quelque chose. Vers quoi ?

On verra bien ! Mais j'espère, je souhaite pouvoir aller jusqu'au bout. Sans concessions. Mais... ce serait fabuleux de pouvoir écrire sans penser à rien d'autre qu'à faire vivre un ou des personnages... Seuls les écrivains reconnus peuvent se permettre cette entière liberté, il me semble... Avec, quelques fois, le revers de la médaille, la rançon de la gloire... J'ai lu, il n'y a pas si longtemps, qu'un auteur, je ne sais plus lequel, s'était arrêté d'écrire après avoir eu le prix Nobel.

Behja : C'est étrange. Peut-être qu'ayant été magistralement reconnu, il a voulu échapper à la tyrannie de l'écriture ou... aux chaînes de la célébrité. Rimbaud aussi a abandonné la poésie. Pour le malheur de la poésie ! Mais pourtant il y a tous ces écrivains qui ont l'écriture chevillée au corps et au cœur, qui ne peuvent jamais vraiment s'arrêter, pour qui la séparation d'avec l'écriture équivaldrait à la mort...

Maïssa : ...et beaucoup se moquent bien d'être lus ou pas. De toute façon, ceux-là ne s'adressent qu'à eux-mêmes. On a l'impression que c'est malgré eux qu'ils vont à la rencontre des autres. Et ils sont souvent étonnés de trouver des lecteurs, et même plus... de fervents admirateurs. A ce propos, je reviens à quelque chose qui me semble essentiel et qu'on n'a pas encore évoqué : le plaisir, la jouissance. C'est peut-être parce que tu as parlé de Rimbaud. Le plaisir de la langue participe de la volonté d'écrire. Je suis très souvent aussi émue – et peut-être même plus émue – à la lecture d'une phrase qu'à la vue d'une belle œuvre picturale. Et parfois émue aux larmes. Ça peut paraître étonnant, mais ça m'arrive... Dans mes rêves les plus fous, j'imagine qu'un jour un de mes lecteurs, une des mes lectrices puisse se dire : là, je m'arrête, j'aime ces mots accordés, j'aime cette phrase, ça fait comme une petite musique que j'entends, qui me touche, qui résonne en moi... mais ça, c'est ce que je ressens moi, à la lecture de certains textes...



Behja : Mais je crois que c'est déjà arrivé pour tes textes. Je l'ai entendu dire il n'y a pas si longtemps, lors d'un café littéraire à Valence, par exemple. La phrase est très musicale quand elle rassemble sens et esthétisme. Qui me semblent inséparables. Le sens des mots c'est aussi le sens de l'œuvre. Pour les lecteurs et pour l'écrivain. Quel sens donne-t-on à un livre quand on commence à l'écrire ? Est-ce que pour toi par exemple il y avait une volonté de résistance ?

Maïssa : C'est difficile de résumer tout ce qui aujourd'hui peut pousser à écrire. Tu vois, je suis sûre que pour les autres écrivain(e)s, je veux parler des ... comment peut-on dire ? Des écrivains occidentaux ? la question ne se pose pas dans les mêmes termes, parce que la prise en compte du milieu, de la société, est totalement, fondamentalement, différente. Pour nous, femmes du Sud (je reprends ton expression, j'aime bien... chaleur, soleil, lumière... tout ensemble) écrire c'est prendre la parole, je veux dire s'en emparer ; c'est entrer, souvent par effraction, dans l'espace public et tenter de faire entendre une voix, sa voix. C'est aussi l'une des seules possibilités que l'on a de se réaliser. Quand on vit dans une société bardée d'interdits, qui dresse des barrières autour de toi, qui oblige sans cesse à faire des concessions aux uns, aux autres, à l'autre, et que l'écriture est souvent perçue comme un acte délibéré de transgression, même si ce que l'on écrit n'est pas délibérément subversif, on ne peut concevoir l'écriture que comme le souffle de la liberté, un dépassement de soi et de ses conditions d'existence ; elle lève la chape du déni qui pèse sur l'individu en tant qu'être autonome, symboliquement séparé de son groupe. Elle permet d'arracher le droit d'être, simplement d'être.

Behja : C'est une révolte contre la dépossession de soi que nous

infligent les sociétés et les pouvoirs constitués qui les contrôlent. Faire taire, voilà le credo. L'injonction de silence s'adresse au groupe mais aussi, et peut-être surtout, à l'individu, à toute quête d'être autre, d'être soi. Etre autre, c'est déjà être insurgé. Et ça c'est inacceptable par les fondamentalismes de tout crin. On se trouve devant l'interdiction, faite aux écrivains et aux créateurs en général, d'esquisser les contours d'un autre monde, l'espérance d'une autre forme de relations humaines. Ce qui me paraît très inquiétant, c'est que la censure sur l'art et sur la vie devient un état d'esprit, se diffuse insidieusement dans les sphères sociales... Il est politiquement correct de se taire, de s'aligner. Contre cela, il faut plus que jamais écrire, créer pour échapper à l'asphyxie. Je lisais récemment un texte sur un grand écrivain portugais, Miguel Torga, qui disait : " Celui qui ne se révolte pas, ne crée pas. Il pousse le chariot de la routine ". En prenant la plume tu t'es arrachée " au chariot de la routine " parce que tes textes brisent les silences des colères contenues de tant de femmes. Dans ta tentative de te libérer, ou de libérer ta parole, tu as libéré celles des autres femmes de ton pays. Dans tes textes de fiction tu as fait entendre plus que ta voix, tu as fait entendre les multiples voix muettes, impuissantes.



Maïssa : Si j'ai réussi ça, j'en suis heureuse.

Behja : " Pourquoi écrire ? " nous renvoie aussi vers ceux dont l'écriture n'est pas le " métier " – je pense aux artistes d'autres disciplines, aux hommes politiques, aux scientifiques, etc. – qui sont souvent au sommet de la gloire, mais qui, cependant, éprouvent le besoin à un moment donné de leur carrière, d'écrire au moins un livre. Comme s'ils voulaient... s'amplifier par l'écriture. Ou simplement pérenniser leur image

et/ou leur pouvoir ? Ce qui revient peut-être au même. Qu'en penses-tu ?

Maïssa : Je pense que tous les auteurs ne sont pas forcément des écrivains. Ecrire est un acte profondément intellectuel et, pour certains, cela leur donne la possibilité de se placer dans un autre registre. Pour les artistes, l'écriture est sans doute une continuité de leur art premier. L'autre jour, pendant la conférence qu'il donnait à la Comédie du Livre de Montpellier, j'ai été tentée de poser une question à Bernard Giraudeau. Lui demander comment fait-on le pont entre le métier d'acteur qui est une mise en jeu collective dans l'immédiat, dans l'instant, et l'acte de l'écriture qui a lieu dans la plus totale et la plus complète des solitudes. Comment arrive-t-on à opérer cette fusion ?

Behja : Le cinéma, le théâtre et la littérature sont très proches. L'acteur est l'interprète d'un texte, écrit. Sauf que la scène et l'image s'adressent à un groupe de spectateurs rassemblés là pour voir et entendre, alors que le livre s'adresse à un lecteur solitaire. Je crois que le théâtre et le cinéma sont des prolongements de l'univers romanesque qui n'est lui-même que la mise en mots de l'autre cinéma/théâtre, celui de la vie.

Maïssa : C'est imbriqué. Je n'ai pas osé poser cette question à Giraudeau. Dommage ! Mais les raisons qui font qu'on se met un jour à écrire sont tellement diverses, tellement singulières, qu'il serait hasardeux d'énoncer une raison commune pour tous. Peut-être qu'il y en a une de commune pour les écrivains mais je ne pense pas qu'elle puisse être la même pour tous les auteurs. Il y a beaucoup de facteurs qui entrent en jeu : la personnalité de l'auteur, le rang social ou politique qu'il occupe, les comptes qu'il a réglés avec lui-même ou avec les autres, les sollicitations de l'entourage, etc.

Behja : Finalement il n'est pas si simple de définir pourquoi on écrit. Pourquoi ce sentiment de la nécessité d'écrire...

Maïssa : ...pourquoi on va rejoindre la cohorte des gens qui... ça me fait penser aux graphomanes. Kundera les décrit très bien dans un de ses romans. La graphomanie assimilée à un trouble du comportement... Pour beaucoup, l'acte d'écrire semble simple. On a dans la tête une histoire à raconter, parfois largement inspirée de sa vie, et on y va... Pour moi, l'écrivain n'est pas seulement celui qui va raconter une ou des histoires... les écrivains, les vrais, sont ceux qui cherchent. Ils ont envie et parfois besoin de débusquer certaines choses. Ils n'ont pas de certitudes. Ils ne sont peut-être pas ceux qui sont le plus lus, mais leur plume sur la feuille n'est pas qu'une plume, c'est comme un instrument qui les aiderait à creuser, à aller de plus en plus loin, de plus en plus profond, douloureusement le plus souvent. Ce sont peut-être ceux-là qui correspondent le mieux à la raison d'être de l'écriture...


Behja : ...qui serait d'aller au bout, au bout de soi-même, de se transposer, pendant le temps de l'écriture, dans un temps intime, subjectif, le temps de l'imaginaire. Cette phrase<sup>1</sup> de Jean Genet " Ecrire, c'est peut-être ce qui vous reste quand on est chassé du domaine de la parole donnée. " me semble vraiment

résumer le sens de ce que nous venons de nous dire.



---

<sup>1</sup> Confiée à Antoine Bourseiller en 1981 et reprise par Marie-Claude Hubert dans le n°3 de la revue Sud/Nord.

pour ~~IB~~ UR 6   
pour aimer avec douceur  
et volupté  
pour pleurer seul sans son COEUR  
pour conjuguer la Vie et la ~~MORT~~  
à l'infinif  
pour soi et soulager sa peine  
pour toi et t'emmener sans  
un monde de foi sans loi  
écrire ~~éCRIre~~ écrire  
pour plumer l'âme  
de tous les maux  
de toutes les guerres  
et Margnes Stupidés !!!  
d'avoir pour arme  
que les mots  
n'avoir pour arme  
que la plume  
pour conjurer le sort  
pour conjuguer la VIE  
à l'Infini



Louise Claire Gaurine  
(Étoile Samite)

## ECRIRE

!!!!

Pour HURLE**R**

Pour aimer avec douceur et volupté

Pour pleurer seul dans son coin

Pour conjuguer la Vie et la Mort

A l'infinif

Pour soi et soulager sa peine

Pour toi et t'emmener

Dans un monde de foi sans loi

Ecrireécrireécrire

Pour plumer les maux de l'âme

Toutes les guerres

les Hargnes stupides

Pour n'avoir pour arme

que les mots

Pour n'avoir pour arme

que la plume

Pour conjurer le sort

Pour conjuguer la vie

Et résister à l'infini.

*Marie-Claire Gourine\**  
*(étoile d'amitié)*